

A. M. Homes

Les hommes de toujours



roman traduit de l'anglais (États-Unis) par Yoann Gentric

“Une géniale comédie noire, presque
tout en dialogues écrits à la perfection.”

SALMAN RUSHDIE

ACTES SUD

LES HOMMES DE TOUJOURS

“L’Amérique est au fond des chiottes et il faut qu’on fasse quelque chose.”

Le Gros Bonnet aime sa famille, l’argent et son pays. Défait par les résultats de la présidentielle américaine de 2008, il s’entoure d’hommes d’influence partageant les mêmes valeurs que lui pour récupérer leur rêve américain. Ils sont blancs, quinquagénaires ou plus, patriotes, férus d’histoire et convaincus qu’Obama est la pire chose qui soit arrivée à l’Amérique. Tandis qu’ils établissent un plan visant à perturber le cours des événements, le Gros Bonnet fait face à de fortes turbulences familiales. Sa femme pleure une vie non vécue et sombre peu à peu ; sa fille de dix-huit ans émerge du cocon et commence à comprendre que le monde réel n’est pas tout à fait à l’image de ce que son père lui a enseigné...

A. M. Homes est l’auteure du très remarqué récit Le Sens de la famille et de romans, parmi lesquels Ce livre va vous sauver la vie et Pussions-nous être pardonnés (Women’s Prize for Fiction 2013). Elle écrit également pour le cinéma, la télévision, et enseigne dans le cadre du programme de création littéraire de l’université de Princeton.

Photographie de couverture : © Dog Eared Design

ACTES SUD
www.actes-sud.fr

CNL
CENTRE
NATIONAL
DU LIVRE

LES HOMMES DE TOUJOURS

“Lettres anglo-américaines”

DU MÊME AUTEUR

MAUVAISE MÈRE, Belfond, 1997 ; Babel n° 1516.

LE TORCHON BRÛLE, Belfond, 2001 ; Babel n° 1410.

CE LIVRE VA VOUS SAUVER LA VIE, Actes Sud, 2008 ; Babel n° 1024.

LE SENS DE LA FAMILLE, Actes Sud, 2009 ; Babel n° 1180.

JACK, Actes Sud Junior, 2011.

LA FIN D'ALICE, Actes Sud, 2013.

PUISSIONS-NOUS ÊTRE PARDONNÉS, Actes Sud, 2015 ; Babel n° 1465.

JOURS REDOUTABLES, Actes Sud, 2020.

Titre original :

The Unfolding

Éditeur original :

Viking, Penguin Random House, New York

© A. M. Homes, 2022

Tous droits réservés

© ACTES SUD, 2024
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-19810-7

A. M. HOMES

Les Hommes de toujours

roman traduit de l'anglais (États-Unis)
par Yoann Gentric

ACTES SUD

*Pour Jr.
L'avenir t'appartient.*

Je crois que nous sommes perdus ici en Amérique, mais je crois que nous serons trouvés. Et cette croyance, qui a maintenant la force libératrice de la connaissance et de la conviction, est pour moi et, je crois, pour nous tous, non seulement notre espoir, mais aussi le rêve vivant, éternel de l'Amérique.

THOMAS WOLFE

Peut-être ne désirait-on pas tant être aimé que compris.

GEORGE ORWELL

Mercredi 5 novembre 2008
Biltmore Hotel, bar du 1^{er} étage
Phoenix, Arizona
1 h 00

Ça ne peut pas arriver, pas ici.

Il est au bar depuis une heure et demie ; une douzaine d'hommes sont repartis comme ils étaient venus après avoir noyé leur chagrin, fait quelques affaires et tiré le rideau sur tout ça.

Il y a quatre verres de whisky devant lui, tous différents, et aucun n'est vide.

Dans un coin, la télé est allumée, en sourdine, les commentateurs vont disséquer l'événement toute la nuit. Dans le coin opposé, près de la fenêtre, un couple se bécote comme si c'était la fin du monde. Et au milieu du bar, un cinglé n'arrête pas de passer son pouce sur la molette de son Zippo, d'en érafler la pierre dans un jet d'étincelles. "Coupe-vent", dit-il chaque fois que le combustible s'enflamme. "Coupe-vent."

"Je ne suis pas moins responsable qu'un autre, dit le Gros Bonnet au barman. Ne serait-ce que par humilité, un homme se doit d'assumer ses échecs.

— Vous parlez comme quelqu'un qui plaide coupable, dit le barman.

— Je le suis.

— Nul n'est prophète en son pays ; un médecin ne guérit jamais les siens.

— Sérieusement, vous me sortez cette carte-là ?

— Le samedi soir, je bosse dans les casinos, le Desert Diamond, le Talking Stick. J'ai vu des hommes passer l'arme à

gauche sous mes yeux, et jusqu'à leur dernier souffle, ils sont accros. « Encore une carte. Une autre. »

Le Gros Bonnet secoue la tête. “Tous les hommes font des erreurs, mais quand tu fais deux fois la même, ce n'est plus une erreur, c'est un travers. Ce soir, c'est comme si Fat Man et Little Boy* s'étaient retrouvés pour ouvrir une champignonnière ici même, à Phoenix. Et pourtant, bizarrement, on est entourés de gens qui n'ont aucune idée de ce qu'ils vont récolter. Aucune.”

Un homme se glisse dans le siège voisin de celui du Gros Bonnet, jette un œil aux quatre verres de whisky et fait signe au barman.

“Servez-m'en un aussi, dit-il.

— Lequel ?

— Celui du milieu.

— Y a pas de milieu, dit le barman.

— Le Highland Park.”

Le Gros Bonnet lève les yeux. “Vous arrivez à les reconnaître dans la pénombre ?

— *Sláinte*, dit l'homme, s'envoyant le whisky.

— Vous n'êtes pas l'un d'entre eux, au moins ?

— D'entre qui ?

— Vous avez les cheveux mouillés alors je me dis que vous êtes l'un de ces connards qui se sont fait asperger de champagne et se sont livrés à une petite danse de la victoire, il y a deux heures.

— Certainement pas, dit l'homme. Je suis le gars qui est descendu piquer une tête dans la piscine histoire de s'éclaircir les idées, plutôt.

— D'où l'odeur, dit le Gros Bonnet. De chlore.”

L'homme tapote sur son verre à l'intention du barman. “Un autre.

— Vous étiez dans la salle du haut ?

— Oui.

— Et qu'est-ce que vous avez vu ? demande le Gros Bonnet.

— Un séisme générationnel qui a fendu le sol sous nos pieds.”

Le Gros Bonnet étrangle un rire.

* Noms de code des bombes atomiques larguées sur Nagasaki et Hiroshima.
(Toutes les notes sont du traducteur.)

“Je dirais que ça ressemblait à du Led Zeppelin version metal, têtes d’enterrement qu’on secoue, qui tombent, déçues, avec un tremblement, ne comprenant que trop bien, plaintes des femmes sachant qu’elles vont devoir se farcir des ego masculins en compote au petit-déjeuner. Le visage sombre, morose, de la défaite. Ils ont misé sur le mauvais cheval faute d’en avoir un meilleur, tout en sachant très bien que ce n’était pas tant une course de chevaux qu’une foire d’empoigne.

— Pitié, ne me dites pas que vous êtes journaliste.

— Historien, parfois professeur, auteur à l’occasion mais pas de service ce soir.

— Si vous n’êtes pas de service, pourquoi vous êtes ici ?

— En tant que témoin ? propose l’homme. Compagnon de route ?”

Le Gros Bonnet fait signe au barman. “Donnez-lui l’Ardbeg. C’est l’un de mes préférés. Je le surnomme les Pattes du Père Noël, il a l’air d’être passé par la cheminée. Fumé.”

L’homme rit. “Un peu comme le Lagavulin.

— Un peu. Je vais vous dire ce que je n’aime pas, un whisky qui est fruité. Les touches de raisins secs, de cerises ou d’extrait de fourrés figue, très peu pour moi. Ceux-là, je les range au rayon laxatifs.” Le Gros Bonnet laisse échapper un rot. “Pardon, dit-il. Je suis un peu plus cuit que je le pensais.

— Faudrait y foutre le feu”, dit le cinglé au Zippo, qui fait basculer son briquet en position pistolet, laisse la flamme monter haut puis le referme d’un coup.

Le barman va le voir et lui demande de régler sa note. “La soirée a été longue pour tout le monde, dit-il. Il est temps de rentrer à la maison.

— On n’est nulle part si bien que chez soi, dit Zippo en se levant. Tout chien est lion dans sa maison.” Il tire des billets de vingt d’une grosse liasse, vide son verre d’un trait et le repose sur l’argent.

Tandis que Zippo sort en titubant, le Gros Bonnet tapote son verre. “Un autre Ardbeg pour mon ami et moi.”

Le barman les sert.

“Vous voulez savoir ce que je suis en train d’écrire ? demande le Gros Bonnet.

— Ouais, répond l'homme.

— Mon souvenir du rêve.

— Le rêve?”

Le Gros Bonnet hoche la tête. “2 septembre 1945, mon arrivée au monde.

— Le jour de la victoire sur le Japon ?

— Je suis littéralement né avec. La guerre a pris fin, le rêve américain a fleuri et mon nom était écrit dessus. Vous savez ce que j'ai passé la soirée à répéter ? « Ça ne peut pas arriver, pas ici. » Pourtant c'est arrivé. Et ce n'est pas la première fois. C'était déjà le cas il y a huit ans, mais on avait rattrapé le coup. Cette fois-ci, il n'y a pas de plan d'urgence.”

Les deux hommes boivent.

“Comment vous appelez ça ? dit le Gros Bonnet, hochant la tête en direction du couple dans le coin.

— Léchér ses plaies, dit l'homme.

— Ça n'avance pas. Deux heures qu'ils en sont au même point.

— Ils sont mariés mais pas l'un à l'autre, dit l'homme. Ils peuvent se faire pardonner ce qu'ils font là, invoquer le besoin de réconfort, mais s'ils montent, ça devient une autre histoire.

— Et vous, marié ?

— Non. Je vous dirais bien que je suis marié à mon boulot, mais ce ne serait pas vrai non plus.

— Déjà passé par ici ? demande le Gros Bonnet.

— Par ce bar, vous voulez dire ?

— C'est ça.

— Oui, dit l'homme. Je venais ici avec mon père quand j'étais petit. Il fallait frapper d'une façon bien précise pour qu'on vous ouvre, du moins c'est ce que mon père me racontait.

— Dans le temps, l'alcool était rangé dans une fausse bibliothèque, dit le Gros Bonnet. Vous voyez ce puits de lumière, là-haut ? En cas d'ennuis, ils allumaient un projecteur sur le toit et les clients décampaient. Je ne suis pas sûr que c'était l'intention de M. Wright quand il a dessiné l'hôtel.

— Je croyais que c'était Wrigley, comme les chewing-gums.

— C'est Frank Lloyd Wright qui l'a dessiné. Wrigley l'a acheté en 1930 et a fait construire la piscine. Les gens venaient ici

pendant les vacances. Il y avait un bureau du New York Stock Exchange au rez-de-chaussée. Ici, c'était le fumoir. Je suis comme qui dirait un mordu d'histoire, dit le Gros Bonnet. Si on voulait entrer, il fallait connaître le mot de passe.

— C'était quoi, le mot de passe ?

— Il changeait régulièrement.

— Est-ce que c'était du style « Il pleut sur le mont Weather » ? »

Le Gros Bonnet le regarde. Le mont Weather n'est pas un nom anodin qu'on lâche comme ça dans la conversation. « Oh, Shenandoah *, réplique le Gros Bonnet.

— Point culminant, dit l'homme, répondant par un autre mot de passe.

— L'écureuil a la noisette, dit le Gros Bonnet.

— J'ai laissé ma valise dans un train, dit l'homme.

— Vous vous récitez des vers, tous les deux ? demande le barman.

— On chante juste la même chanson, dit l'homme.

— On se renifle pour voir si on est membres du même club, dit le Gros Bonnet. Je ne crois pas avoir retenu votre nom.

— Je ne vous l'ai pas donné." Un ange passe. "Qu'est-ce que vous attendiez, ce soir ?

— Plus, dit le Gros Bonnet. J'attendais plus.

— L'espoir, dit l'homme. C'est ce qu'il leur a offert et ils se sont laissé tenter. L'espoir l'a emporté sur le plus."

Les deux hommes restent un instant silencieux, sirotant leur whisky.

"Je vais vous dire un truc, reprend le Gros Bonnet, regardant autour de lui comme s'il s'apprêtait à révéler un secret. Il y a deux cycles dans la vie politique de ce pays ; l'un de dix-huit mois et l'autre de quatre ans. On parle toujours de « la prochaine » comme si on était en train d'acheter des tickets dans un parc d'attractions. La démocratie, ces montagnes russes. Elles montent de quelques dizaines de mètres puis plongent à deux cents à l'heure

* Situé dans les montagnes Bleues non loin de la rivière Shenandoah, en Virginie, le Centre des opérations d'urgence du mont Weather est un centre de commandement notamment pour la FEMA, l'Agence fédérale de gestion des crises, et un lieu de repli pour le gouvernement en cas d'urgence.

et que font les gens? La queue, histoire de refaire un tour. Puis un autre. Ça monte et ça descend, chaque fois c'est le grand vertige; on n'échappe pas aux lois de la biologie; chaque fois c'est le grand frisson. Dix-huit mois. Quatre ans. D'autres pays planifient pour les cent ans à venir. Les Amérindiens parlent de l'état du monde dans sept générations – cent cinquante ans. Et nous, on parle de quoi? De réductions d'impôts. On donne aux gens trois cents balles à claquer et on pense que l'affaire est dans le sac.

— De la continuité, dit l'homme.

— Le plan garantit que notre gouvernement tel que nous le connaissons puisse perdurer.

— Exactement. Ce qui nécessite une vision.

— La dernière grande vision, c'était le rêve.

— *Bye bye, Miss American Pie**, dit l'homme.

— Il est temps de mettre le programme en œuvre. Le programme, c'est le plan. Vous voyez ce que je veux dire?

— Donnez-moi un autre indice, dit l'homme.

— Cas de force majeure, dit le Gros Bonnet. Au bout d'un moment, il faut être prêt à passer à l'action. On ne peut pas compter sur autrui. C'est le genre d'histoire qu'on raconte à ses enfants; celle de la nuit où on s'est réveillé, où on a compris que les choses n'étaient pas ce qu'elles avaient l'air d'être et où on a décidé de faire quelque chose.

— Qu'allons-nous faire? demande l'homme.

— Quelque chose d'énorme, dit le Gros Bonnet, montrant la pile de serviettes en papier sur lesquelles il a pris des notes. Une correction forcée."

L'homme finit son verre.

"Laissez-moi votre numéro." Le Gros Bonnet pousse vers l'homme une serviette en papier propre. "Restons en contact. Vous êtes le genre d'homme qu'il est bon d'avoir dans son entourage et quelque chose me dit que nous avons une ou deux choses en commun.

* Sortie en 1971, "American Pie" est une chanson de Don McLean qui a marqué son époque. Retraçant avec nostalgie une décennie d'histoire du rock américain, elle est empreinte d'une forme de noirceur qui semble alors avoir gagné le pays.

— Cette conversation n’a jamais eu lieu, dit l’homme, s’apprêtant à partir. Mais au plaisir de pousser à nouveau la chansonnette avec vous.

— Vous travaillez sur quelque chose en ce moment ?” demande le Gros Bonnet.

L’homme hausse les épaules. “Un livre. Une brève histoire du ^{xxi}^e siècle intitulée *Jusqu’ici*.

— Donc vous êtes historien, mais plutôt du genre scribe.

— À bientôt, dit l’homme, laissant de l’argent sur le bar.

— Super gars, dit le Gros Bonnet au barman. Il connaît toutes les chansons.” Un moment s’écoule. “Des chances que la cuisine soit encore ouverte ?

— Qu’est-ce qu’il vous faudrait ?

— Des œufs à la coque et des mouillettes ?

— Je vais voir ce que je peux faire.

— Et passez-moi d’autres serviettes ; il faut que je couche ça sur le papier.” Au stylo bleu, le Gros Bonnet griffonne : “Plan d’un patriote pour préserver et protéger. Double arc-en-ciel et cerises sur le gâteau.” Il esquisse ce qui ressemble à un schéma tactique de football américain ; deux rangées de joueurs aux airs de cerises rouges placés en U pour défendre la Cloche de la Liberté*.

Un à un, le Gros Bonnet finit les verres posés devant lui. Il est deux heures passées quand le service de chambre arrive avec une assiette couverte d’une cloche. Tadam. Le barman soulève la cloche. “Y a du monde au balcon”, dit le Gros Bonnet, contemplant la magnifique paire d’œufs à la coque en train de le regarder.

Le barman rit. “Vous êtes plus drôle que vous en avez l’air.

— Je suis plein, dit le Gros Bonnet. Plein comme un œuf.” Il tapote l’un des œufs avec le dos de sa cuillère ; le premier coup finit sur le coquetier d’argent, sonnante l’alarme. Il continue à tapoter, émettant en morse le message : “Nous ne sommes plus en sécurité.” Jusqu’à ce que la coquille se fêle enfin.

* Cloche de l’Independence Hall, le siège de la législature de Pennsylvanie, à Philadelphie, où fut signée la Déclaration d’indépendance américaine en 1776.

La veille

Mardi 4 novembre 2008

Comté de Laramie, Wyoming

6h08

Terre et ciel sont ouverts et sans fin. À mesure que la lumière monte, le ciel se colore de teintes roses et rouges à mi-chemin entre la naissance et l'apocalypse.

Elle sort pour être seule. L'air a la pureté de l'hiver qui vient. Elle pense au ciel, à la rivière au loin, aux montagnes, au vaste déroulé des terres. Même pour qui n'a pas spécialement de religion, l'énormité du paysage est une expérience spirituelle. Qui l'invite à la révérence alors qu'elle se tient face au vent. Le sol, recouvert d'une poussière givrée, craque sous ses pieds. Derrière elle, elle entend ses parents quitter la maison.

“Tant que tu es content, dit sa mère.

— Ravi, dit son père. Je suis absolument ravi. Nous serons dans les premiers.”

Sonny, l'employé du ranch, est au volant. L'odeur de sa cigarette du matin s'échappe par la vitre entrouverte.

Les bisons sont derrière la clôture, avec leurs yeux énormes pareils à de grands globes noirs pleins d'histoire, de mémoire, et leurs larges naseaux qui recrachent l'air comme des tuyaux de vapeur. Elle les voit comme des animaux antiques, au croisement du taureau et du Minotaure.

Les pneus roulent sur la grille à bétail, poudou-boum, poudou-boum, borne séparant la maison du reste du monde. Par-dessus l'épaule de son père, elle regarde le ranch s'éloigner dans le rétroviseur.

C'est une sensation étrange : hier, elle était au lycée, en Virginie, en train de faire un exposé sur les trois sorcières de *Macbeth*. Après les cours, elle a pris un taxi pour l'aéroport puis embarqué dans un avion qui a atterri tard hier soir. Et maintenant la voilà ici, dans le pick-up, avec son père et sa mère, à l'autre bout du pays. Il y a bien des Amériques ; la langue et la marque de jus d'orange sont peut-être les mêmes, mais ce sont des lieux très différents.

“Je me souviens de ma première fois, dit son père. C'est mon père qui m'avait emmené.

— C'était il y a des siècles, dit sa mère, hilare.

— C'est si drôle que ça ? demande son père.

— Vous y êtes allés en calèche ?

— À pied, si tu veux tout savoir.

— Je suis en train de me rendre compte qu'avant de t'épouser, je n'étais même pas inscrite sur les listes électorales. Je me demande pourquoi je ne participais pas, plus jeune.”

Il y a un blanc. Un ange passe.

“T'as bien dormi ? lui demande son père.

— Comme une souche.” Elle était montée, avait entrouvert la fenêtre et laissé l'air de la nuit s'immiscer comme le panache d'une lampe magique. De l'air froid, un peu de fumée de cheminée, l'odeur de terre et de fumier des bêtes de la ferme, quelques respirations profondes et elle s'était endormie. “Dès que j'arrive ici, c'est comme si j'étais sous anesthésie.” Elle marque une pause et s'aperçoit qu'il attend un compliment. “Et le lait chaud était très bon, merci.

— Un peu d'air frais, un peu de lait frais, que demander de plus ?

— Les cookies, dit-elle. Les cookies du soir.

— Je ne dors pas bien sans eux”, dit son père.

Ils gardent le silence alors que la voiture roule vers la ville.

“C'est toujours un mardi ? demande-t-elle quand le silence devient assourdissant.

— Oui, dit sa mère.

— Pourquoi ?

— Parce que ça a toujours été un mardi”, répond son père.

Sa mère se moque. “Je suis sûre que les hommes qui ont choisi ce jour à l'origine ne l'ont pas seulement fait pour

que deux cents ans plus tard, on dise que ça a toujours été comme ça.

— Eh bien, tu n'auras qu'à chercher, dit son père.

— Y aura du monde ?

— Dans certains endroits, ils font la queue pendant des heures, dit son père.

— Pas ici, dit sa mère. Ici, trois personnes, c'est une queue, cinq, c'est une foule, et douze, c'est un concert de rock."

La voiture se gare sur le parking de l'église.

"C'est dans une église?" demande-t-elle, surprise. Elle adore secrètement les églises : le rituel, la musique, rêver en "lisant" les histoires dans les vitraux.

"Je partage ton sentiment, dit son père.

— Nous sommes déjà venus ici, leur rappelle sa mère. Pour les obsèques du fils Mason.

— Horrible, dit son père. Je ne sais pas comment on se remet d'une chose pareille.

— On ne s'en remet pas", dit sa mère.

Ils descendent l'escalier menant au sous-sol.

Elle s'aperçoit que son père et sa mère sont les seuls à s'être endimanchés. Son père porte un pardessus en poil de chameau sur son costume. Il n'a pas mis de cravate – mais elle ne doute pas qu'il en a une dans sa poche, à toutes fins utiles. Il a toujours une cravate dans sa poche. Désormais, depuis un incident avec un chocolat fondu, il la range dans un sac zippé. Sa mère porte un manteau rouge sur un beau pantalon. C'est comme ça qu'elle les appelle, des "beaux pantalons"; elle est toujours en "beau pantalon", sauf si elle sort à cheval, auquel cas elle est en "blue-jean". Ni l'un ni l'autre n'aurait été assez chaudement vêtu s'il avait fallu attendre dehors. À part eux, tout le monde porte une tenue ordinaire : gants, bonnet, parka et pantalon. Quant à elle, son manteau arbore le logo d'une marque chic en haut du bras. Il y a quelque temps, elle l'a recouvert d'un morceau de scotch noir, espérant peut-être que les gens ne remarqueraient rien.

"C'est le grand jour", dit quelqu'un.

Elle a l'impression d'être une petite fille qu'on conduit à son premier jour d'école.

“L’heure est arrivée, dit un autre homme.

— Déjà choisi votre dinde pour Thanksgiving?” demande son père à l’un des hommes. Elle note qu’il détourne la conversation des événements en cours au profit de généralités de saison.

“Non, monsieur, dit l’homme. Cette année, je monte chez mon frère à Seattle.

— Brave homme.” Il est charmant de voir son père si heureux de côtoyer ces hommes et ces femmes. Il est radieux ; son excitation est palpable. Il serre des mains, toutes les mains qu’il trouve. “Il faut toucher les gens, il faut les regarder dans les yeux et écouter ce qu’ils ont à te dire, lui a-t-il expliqué un jour. Même si ça ne te plaît pas, il faut écouter. Avant, il y avait un mot pour ça – le savoir-vivre.”

“Belle journée, dit son père à un autre homme, qui se contente de hocher de tête.

— Ravie de vous voir”, dit sa mère à l’une des femmes. Tandis qu’ils font le tour de la salle, son père et sa mère saluent des inconnus comme s’ils les avaient déjà rencontrés.

“Aimable à vous de passer”, leur lance un homme.

Lorsqu’elle était plus jeune, sortir avec ses parents lui donnait le sentiment d’être spéciale ; les gens leur accordaient une attention particulière ; elle se sentait dans la peau d’une princesse. Lorsqu’elle y songe aujourd’hui, elle est gênée.

“Bonjour, madame Hitchens.

— Bonjour, Jane, bonjour Meg”, dit sa mère. Les autres femmes appellent sa mère Mme Hitchens et sa mère les appelle par leur prénom.

“Votre fille a eu son bébé?” Sa mère s’enquiert toujours des bébés et des enfants en bas âge.

“Bientôt”, dit la femme.

Elle s’essaie elle-même à la conversation. “Ce pull est magnifique”, dit-elle à l’une des femmes. Sa mère sourit, chuchote : “Bravo ma grande.” Sa mère l’a élevée dans l’idée que, lorsque des femmes sont entre elles, elles parlent de ce qu’elles ont fait – leurs enfants, des vêtements, des plats – et de ce qu’elles ont vu – voyages, théâtre. Et si l’assemblée s’y prête, de ce qu’elles ont lu – des livres.

“Merci, dit la femme.

— Merveilleuses couleurs”, renchérit sa mère.

Son père se meut d’un pas plein d’importance, occupant l’espace d’une façon qui pourrait laisser croire qu’il est le candidat en personne. Mais il ne l’est pas ; il est la machine qui le propulse – l’argent.

“Un éléphant dans un magasin de porcelaine”, a dit sa mère un jour qu’elle était en colère contre lui, avant de se justifier en voyant l’air choqué de Meghan. “Écoute, on ne devient pas riche en jouant les gentilletts”, avait-elle ajouté, et elle en était restée là.

“Ils viendront, entend-elle quelqu’un dire. Juste avant le déjeuner, puis en fin de journée.

— Les gens vont se déplacer, c’est sûr ; c’est ce qu’ils font quand ils ont quelque chose à dire.

— Certains ont le sentiment de l’avoir déjà dit, ajoute quelqu’un d’autre.

— En tout cas, ça ne devrait pas être facultatif, dit l’un des hommes. Ça devrait être une obligation légale ; si vous êtes majeur, vote obligatoire. Ce n’est que mon opinion, mais mon opinion, tout le monde s’en cogne.

— Les gens n’aiment pas qu’on leur dise ce qu’ils ont à faire.

— On pourrait penser qu’ils souhaitent la plus grande participation possible, dit un autre homme.

— Un peu naïf, chuchote son père. Toujours intéressant de savoir comment les gens ordinaires voient les choses.

— Pourquoi tu dis « les gens ordinaires » ?” demande-t-elle.

Il semble interloqué. “Que veux-tu que je dise ?

— Les gens tout court ? Quand tu dis « les gens ordinaires », on a l’impression que tu te considères comme différent des autres.

— Je le suis. Je suis riche et fier de l’être. Les gens ordinaires devraient être heureux de me voir et contents que j’achète leurs produits et fréquente leurs restaurants ; c’est un signe d’approbation.

— De la part de qui ?

— De la mienne.

— Et parce que tu es riche, ton approbation compte plus que celle de quelqu’un d’autre ?

— Si tu préparais un examen, tu demanderais conseil à un bon élève ou à quelqu’un de médiocre ? demande-t-il.

— C'est un examen, ça ?

— C'est la vie, dit-il.

— C'est blessant pour les gens, ça leur donne le sentiment de ne pas être tes égaux, dit-elle.

— Ce n'est pas mon boulot de faire en sorte que les gens se sentent égaux.

— Est-ce qu'un prof vaut moins qu'un médecin ? Les profs sont moins bien payés ; mais sans profs, pas de médecins, dit-elle.

— Quand j'entends le mot « ordinaire », j'entends la *Fanfare pour l'homme ordinaire* d'Aaron Copeland, dit sa mère. Je l'ai vu jouer à New York il y a des années, quand tu n'étais qu'un bébé." Sa mère marque une pause. "Ce qui est super, dans ce genre d'endroit, c'est que les gens sont serviables ; ils donnent un coup de main.

— Ce sont les mêmes personnes qui organisent tout, des défilés aux repas de fête. Des hommes et des femmes d'action, dit son père alors qu'ils se rapprochent de la table d'accueil. Tu savais qu'à partir de seize ans on pouvait devenir assesseur ? Les seules conditions sont d'avoir sa résidence principale dans le comté, de jouir de toutes ses facultés mentales et d'avoir suivi une formation de quatre jours avant l'élection. Un petit blanc-bec qui ne sait même pas faire ses lacets peut très bien s'occuper du décompte et communiquer les résultats. Et on les paye ; dans une ville qui ne regorge pas d'emplois pour les gamins, ce n'est pas une mauvaise affaire."

Voilà que c'est leur tour. Ses parents s'avancent et signent le registre. On y voit leurs signatures de la dernière fois – elle trouve curieux qu'une signature ne change pas au fil des ans.

"C'est votre première fois, Meghan ? demande la femme en inscrivant son nom dans le registre.

— Oui.

— Vous savez comment ça fonctionne ?

— En théorie, dit-elle. Mais j'ai une question."

La femme hoche la tête.

"Vous savez pourquoi on vote un mardi ?"

La femme sourit. "J'ai demandé la même chose à mon mari hier soir. Il n'en avait pas la moindre idée, alors j'ai cherché. Il s'avère que les Pères fondateurs avaient une idée en tête ; au

mois de novembre, les récoltes d'automne étaient faites mais le temps était encore assez clément pour circuler. Et comme les gens avaient une longue route à faire pour participer, ça ne pouvait pas être un lundi, parce qu'on ne circulait pas le jour du Seigneur, ni le 1^{er} novembre, parce que c'est la Toussaint et que c'est important pour certains, etc." Elle marque une pause. Une queue est en train de se former derrière Meghan. "Bref, voilà ce que j'ai appris – vous savez comment ça se passe ensuite?"

— Pas vraiment."

La femme tend un formulaire à Meghan. "Vous prenez ça, vous allez dans l'un de ces isoloirs, vous faites votre sélection, puis vous pliez le papier et le ramenez ici pour le glisser dans l'urne. Fastoche."

Les isoloirs sont des minicabines dont les parois en carton ressemblent au paravent qu'on installerait pour empêcher un gamin de tricher pendant un contrôle ou pour empêcher les gens de jeter un coup d'œil par-dessus l'épaule de leur voisin.

"Tout simplement? demande Meghan.

— Chez nous, c'est comme ça, dit la femme.

— Comment ils sauront qui a gagné?"

— Ce soir, après la fermeture du bureau, nous serons quelques-uns à rester pour ouvrir les urnes et compter les voix."

C'est ça qu'il fait, le gamin de seize ans? se demande Meghan. "Et ensuite?"

— On décroche le téléphone et on communique les résultats; quand mon grand-père était petit, on les transmettait par télégramme – on les envoyait comme un sos au capitole de l'État."

Elle est surprise de ce procédé en apparence rudimentaire, ringard. Elle ne sait pas trop ce qu'elle imaginait, mais assurément quelque chose de plus considérable, professionnel, moderne, une grosse machine avec des lumières, des carillons et des sifflets peut-être, comme on en trouve dans les salles d'arcade. On associerait la photo de la personne qu'on soutient à son nom, on appuierait sur le bouton puis des tonnes de lumières s'allumeraient et, simultanément, le vote serait comptabilisé sur un immense tableau d'affichage dans le ciel. Un point pour l'équipe rouge!

Mais ça, le formulaire papier, les paravents de carton, c'est banal au possible. Les gens font vraiment la même chose à travers

tout le pays? Et, tard dans la soirée, on en tirera un nouvel ordre politique? Ça ressemble plus à l'élection d'un délégué de classe qu'à autre chose.

Elle lève les yeux et voit ses parents pousser soigneusement leur formulaire dans l'urne.

Son père lui sourit – il passe le flambeau. Le vif plaisir qu'il tire de ce processus rappelle à Meghan tous les sujets dont ils ont discuté au fil des ans – toutes leurs virées et vacances sur des sites historiques. Voilà la passion qu'il partage. Il ne parle pas de lui-même, ni de son enfance. Il parle de figures historiques, de batailles, de guerres, de traités et des trois branches du gouvernement. On a fait rentrer Meghan à la maison pour voter – pour s'embarquer dans cette aventure électorale par une sorte de rite d'initiation.

Elle se cache dans son isolement, remplit le formulaire, le plie selon les instructions, puis elle gagne l'urne à la hâte et y fourre son bulletin.

Sur le chemin de la sortie, on a dressé une table où trônent un énorme percolateur à café industriel, des bouteilles de lait et une boîte de donuts dont le glaçage encore frais brille alors que le sucre sèche.

Elle prend un donut. Sa mère la voit faire et paraît horrifiée. Dur de savoir si c'est à cause des calories, de l'idée même du donut au petit-déjeuner ou parce qu'il a traîné là et a peut-être été touché par d'autres. Elle est prise en flagrant délit, le donut pincé entre son pouce et son majeur. Le glaçage commence à fondre. Elle serre plus fort, laissant son empreinte dans la pâte. Alors qu'elle a le donut à la main, hésitant sur la conduite à tenir, son père se penche vers elle et en croque une bouchée.

“Meilleur donut de toute ma vie, dit-il. Ils ont dû être faits dans l'heure; je le sens; ils sont encore en train de lever.”

Sa mère tend le bras, tire le donut d'entre les doigts de Meghan et le largue dans une poubelle. Sur son visage se peint une expression d'immense satisfaction – comme si elle venait d'éteindre un feu. Meghan n'a plus pour elle que ses doigts collants. Elle enfonce sa main dans sa poche en pensant au moment où elle pourra y passer un discret coup de langue.

“Bon, ben, la messe est dite, commente Sonny lorsqu’ils regagnent la voiture.

— Notre devoir est accompli”, répond son père.

Ils vont directement de l’église à l’aéroport. Sonny fume, la vitre baissée – les courants d’air refoulent la fumée vers la banquette arrière. Meghan voit sa mère retenir sa respiration.

Dès qu’ils sont installés dans l’avion, son père se tourne vers elle et demande : “Alors, c’était comment?”

Elle ne peut pas dire à son père ce qu’elle pense réellement ; que ça lui rappelle une autre première fois – la perte de sa virginité, qui, elle aussi, s’était avérée moins spectaculaire qu’annoncé.

Elle ne peut pas lui dire qu’elle trouve tout ça si prosaïque qu’elle en conçoit un nouveau type d’angoisse, la douleur existentielle profonde de constater que rien n’est comme on le lui avait dépeint ; qu’en réalité, rien n’est aussi bien que l’idée qu’on lui en a vendue. Elle ne peut rien lui dire de tout ça parce qu’elle sait que ça lui briserait le cœur.

Par chance, avant qu’elle ait pu dire grand-chose, il poursuit. “Dans le Connecticut, autrefois, on votait sur une machine gris-vert métallisé. Tu rentrais, tu tirais un petit demi-rideau autour de toi comme dans un photomaton, puis tu montais ou descendais les taquets en fonction de l’homme de ton choix. Quand tu avais fini, tu tirais un énorme levier à poignée noire pour enregistrer ton vote. Chaque fois que je faisais basculer ce levier vers la droite, j’avais le sentiment d’effectuer un geste capital, de mettre en route une machine à remonter le temps ou de lancer une bombe atomique, je ne savais jamais trop.” Il marque un temps d’arrêt. “Je suis si fier de toi. Ça me touche beaucoup que tu aies fait le chemin jusqu’ici pour glisser ton bulletin dans l’urne avec nous.

— Merci, dit Meghan. C’était très important pour moi aussi, nous faisons l’histoire un jour après l’autre. J’ai glissé mon bulletin en l’honneur de tous ceux qui m’ont précédée et le regard tourné vers l’avenir.

— C’est tiré d’un poème? demande sa mère.

— Non, je viens de l’inventer. Qu’est-ce qu’on va faire quand on arrivera où on va? demande-t-elle.

— Je pense que nous déjeunerons un peu, dit sa mère. Puis je ferai une petite sieste préventive.

— J'ai des coups de fil à passer, et plus tard il y aura un cocktail, dit son père.

— On va faire le pied de grue, dit sa mère.

— Ce sera une réunion des fidèles, dit son père.

— Une soirée très tendue, dit sa mère.

— Un beau bordel s'il perd, pardon d'être grossier, dit son père.

— Tony sera là?" demande Meghan. Tony est son parrain, le meilleur ami de son père depuis leurs études.

“Non, il est à Washington, pas moyen de quitter la maison un soir pareil.”

Par maison, son père entend la Maison Blanche, où Tony travaille comme assistant spécial auprès du président.

“C'est un très gros poste, dit sa mère. Dommage que ça se termine.

— Pas tant un poste qu'une vocation, dit son père. C'est comme entrer dans les ordres; quand tu as travaillé là-bas, tu sais des choses que les simples mortels ne sauront jamais. C'est le genre d'homme qu'il est bon d'avoir dans son entourage.

— Tu crois qu'il va se marier un jour? demande Meghan.

— Non, répond son père d'un ton catégorique.

— J'espère qu'il ne se sent pas trop seul.

— Tony est un homme très occupé, dit sa mère. Il n'a pas le temps de se sentir seul. Il est ce qu'on appelle un célibataire endurci.

— Il a des amis, dit son père. Des tas d'amis, dans toutes sortes d'endroits.”

Sa mère prend un verre dans l'avion.

“Si tôt? demande son père.

— Tu sais bien que je déteste l'avion. Tous les bagages ont bien été enregistrés?

— Oui, dit son père. Et si ce n'est pas le cas, les magasins sont faits pour ça.

— As-tu pris une robe? demande sa mère à Meghan.

— Oui.

— C'est bien que tu sois grande; tu n'as pas besoin de talons. Les jeunes filles ne devraient pas porter de talons de toute façon,

mais certaines n'ont pas le choix." Elle marque une pause. "Avoir de belles gambettes, c'est déjà un atout.

— Rappelle-moi ce que veut dire gambette.

— C'est une jambe, par exemple une jambe bien galbée.

— Ah", dit-elle. Et elle n'a même pas envie d'essayer de demander à sa mère ce qu'elle veut dire par là.

"Une jolie cheville, c'est aussi un plus, dit sa mère. Fais un peu voir tes chevilles."

Meghan tire sur les jambes de son pantalon ; elle a de grosses chaussettes sur les chevilles, pas grand-chose à voir. "Elles sont bien à ma connaissance."

Sa mère émet un bruit et se replonge dans ses mots croisés. Son père lit les journaux – tous. Et Meghan regarde par le hublot et songe aux événements du jour.

L'avion atterrit à Phoenix et alors qu'ils débarquent, elle demande à sa mère : "On est déjà venus ici ?

— Aucune idée. On est déjà venus ? demande sa mère à son père.

— Tu le saurais, dit son père avant de se tourner vers Meghan. Si j'étais plus jeune, je te ferais faire un *road trip* à travers le pays. Je trouverais une bonne grosse vieille Cadillac et voilà ce qu'on ferait cet été. Il n'est peut-être pas trop tard, qui sait. C'était chouette quand on est allés à Dallas, non ? T'avais aimé la soupe ? Ils sont connus pour leur soupe.

— Entre autres", dit sa mère.

L'année dernière, aux vacances de printemps, Meghan est allée à Dallas avec son père, qui était en voyage d'affaires. Pendant que ce dernier était en rendez-vous, le chauffeur russe l'a emmenée sur les lieux de l'assassinat de Kennedy. "On y est presque, a-t-il dit alors qu'ils approchaient de la butte gazonnée. Voilà. C'est juste ici, a-t-il ajouté lorsqu'ils furent passés sous le pont de chemin de fer.

— Vraiment ? a-t-elle demandé. La petite pente ? C'était ça ?

— Oui, a-t-il répondu. Vous voulez un autre tour ?

— Oui, s'il vous plaît." Alors ils sont repassés – une fois, deux fois. Au bout de la quatrième fois, le chauffeur a dit : "Ça suffit ?" Mais ce n'était pas vraiment une question.

La butte gazonnée est un exemple de la déception que Meghan a ressentie aujourd'hui. La butte gazonnée ne tient pas tant de la colline ou du monticule que de la bosse, voire, à l'heure actuelle... de l'aspérité? Est-ce la réalité ou les choses ont-elles changé de proportions? Est-ce qu'un lieu se tasse et se contracte avec le temps? Est-ce que l'histoire se ratatine? Elle se fait la réflexion que la plupart de ses amies ne connaissent le nom d'aucun des présidents qui ont été en fonction avant leur naissance.

Une voiture avec chauffeur les conduit de l'aéroport à la ville. L'habillage est en cuir moelleux et donne l'impression d'être assis dans un gros chamallow. Plus ils roulent vite, plus ils se font silencieux, comme s'ils étaient aspirés, comme s'il devenait plus difficile de parler, de bouger, comme si une force les plaquait en arrière – le mirage du désert, la climatisation, le jour piégé entre l'été et l'hiver. Elle jette un coup d'œil vers sa mère, dont les paupières sont closes, et vers son père, qui pianote sur ses deux téléphones, à l'avant. Le regard du chauffeur croise le sien.

“Il vous faut plus d'air?”

— Ça va”, dit-elle. Elle adore être en mouvement, en suspens entre deux endroits. “Cette route bourdonne différemment, est sur une autre fréquence.

— C'est vrai”, dit le chauffeur. Plus tard, elle découvrira que ça l'est bel et bien, que la route a été refaite avec un revêtement intégrant du pneu recyclé pour en atténuer le bruit, et elle se réjouira de l'avoir remarqué.

Lorsqu'ils arrivent à l'hôtel, la portière de la voiture s'ouvre et l'habitacle perd son étanchéité. Immédiatement, pression de l'air et température se modifient.

Le concierge de l'hôtel les conduit à leur chambre, une suite gigantesque. Une corbeille de fruits emballée de cellophane, un plateau de fromages et des bouteilles de vin les y attendent. La deuxième chambre est équipée d'un grand lit mais aussi d'un lit à barreaux sur lequel sont posés un nounours et un peignoir d'enfant, assorti à celui du nounours. Quelqu'un les a pris au sérieux quand ils ont dit qu'ils voyageaient “avec enfant”.

“Je vais demander au service d'étage d'enlever le lit à barreaux et d'apporter un peignoir plus grand, dit le concierge.

— Franchement, c'est parfait comme ça", dit Meghan, attrapant le nounours. Elle se sent toujours plus jeune lorsqu'elle est avec ses parents, en état d'implosion, entamée dans ses capacités d'expression et de raisonnement. Dans la salle de bains, il y a du shampoing pour bébé et un savon en forme d'éléphant.

La famille descend pour déjeuner parce que sa mère a horreur du service en chambre, ou, plus précisément, a horreur qu'une chambre sente la nourriture pendant des heures après qu'on y a mangé.

Au cours du repas, divers hommes et femmes s'arrêtent à leur table pour saluer son père. Il les voit arriver et chuchote : "Tous aux abris." Certains s'excusent de les déranger ; son père pose son couteau et sa fourchette avec ostentation pour leur tendre la main. Ils la serrent, parfois plus longtemps que nécessaire, en le remerciant de sa générosité. Chaque fois, son père rougit. "Croyez-moi, dit-il. Ce n'est pas seulement pour vous ; j'ai des intérêts à défendre."

Ils se font un devoir de saluer sa mère, qui leur répond d'un petit signe de tête, signalant sans ambages qu'il est exclu d'aller plus loin.

Meghan a comme l'impression de remonter le temps, de redevenir une enfant qui aurait besoin de se jucher sur un annuaire pour atteindre la table. À la fin du repas, une surprise arrive, un banana split, confirmation de son statut juvénile. "Cadeau de la maison", annonce le serveur.

Sa mère fait la grimace, mais goûte le dessert. "Pourquoi faut-il que ce soit si bon, la glace?"

Son père essuie le chocolat fondu que Meghan a sur le nez et Meghan montre à ses parents qu'elle a appris à nouer une queue de cerise avec sa langue.

"C'est dégoûtant, déclare sa mère d'un ton formel.

— Désolée, dit-elle, recrachant la tige.

— C'est pire, dit sa mère. Crache dans une serviette ou, mieux encore, avale." Les leçons de savoir-vivre de sa mère ne sont pas pour les petites natures.

Si quelqu'un lui demandait : "Comment sont tes rapports avec ta mère?", Meghan répondrait : "Bons." Elle admire sa mère, l'aime profondément, mais leur relation a quelque chose de

guindé. Elle voit combien sa mère a la critique facile. Le dédain que lui inspire le monde a grandi avec le temps, mais Meghan y échappe ; elle en est au moins en partie exonérée.

Elle repense à la lettre qu'elle a écrite à sa mère il y a des années pour la remercier d'avoir rendu visite à sa classe. "Chère Mme Hitchens", avait-elle commencé, recopiant le modèle inscrit au tableau pour les trente élèves. Personne ne lui avait dit de changer la formule d'adresse en "Chère maman". Sa mère avait déclaré que c'était une véritable perle et l'avait fait encadrer.

Lorsqu'ils ont regagné leur suite, son père s'installe dans le séjour. Il a deux télés allumées en plus de son ordinateur et de ses téléphones. Elle trouve cool qu'il soit technophile malgré son âge et ses gros doigts, qui cognent le clavier, raides comme des bâtons de craie.

Bien que ce soit le milieu de l'après-midi, sa mère demande au personnel d'étage de tirer les rideaux occultants, puis elle s'allonge dans le noir avec son oreiller, sa couverture et son masque de voyage. Sa mère raconte tantôt qu'elle peut s'endormir n'importe où en un clin d'œil, tantôt qu'elle ne dort pas de la nuit. Pour la première fois, Meghan réalise que les deux pourraient bien être vrais.

Elle reste un moment aux côtés de son père et lorsqu'il semble parti dans son monde, elle annonce qu'elle va à la piscine.

"Tu as besoin d'argent ?

— Non.

— Prends une clé pour pouvoir aller et venir sans réveiller ta mère."

Elle fait le tour de l'hôtel. Des policiers arpentent le périmètre avec des chiens renifleurs. Un car s'arrête et deux douzaines d'hommes en costume en descendent. Elle imagine d'abord qu'ils font partie d'une délégation quelconque, puis remarque qu'ils portent tous le même insigne à la boutonnière ainsi qu'une oreillette dont le cordon en spirale transparent sort de leur col de veste – le Secret Service. Elle sourit ; ils restent de marbre. Des camionnettes de CNN, ABC, NBC et CBS testent leur liaison satellite et tirent des kilomètres de gros câbles dans toutes les directions.

Elle finit dans un restaurant qui borde la piscine, le Clubhouse, où elle rédige le brouillon d'un devoir à rendre dans deux jours.

“Tirez une tête un peu plus sérieuse encore et vous finirez sur le mont Rushmore.” Un homme aux cheveux trop hirsutes pour son âge est en train de la regarder. “Vous écrivez sur quoi ?

— Les termites.

— Vraiment ?”

Elle hoche la tête. “Et vous ?

— L'histoire en train de se faire, dit-il, brassant d'un geste l'air autour d'eux.

— On se croirait au Nouvel An, dit-elle, en train d'attendre la descente de la boule de Times Square.

— Y a de ça.”

Elle le regarde. Il est trop vieux pour être uniquement en train de la brancher. Elle s'aperçoit que du seul fait de sa présence ici, les gens doivent la croire plus âgée qu'elle n'est – très rares sont les jeunes à se trouver justement à Phoenix, dans cet hôtel précis, ce jour particulier.

“Vous vivez où quand vous n'êtes pas au bord de la piscine ? demande-t-il.

— En Virginie.

— Du côté de Washington ?”

Elle hausse les épaules. “Quelque chose comme ça. Vos parents ne vous ont jamais appris à ne pas parler aux inconnus ?

— Non, dit-il. C'est même comme ça qu'ils gagnaient leur vie.” Il tend la main. “Mark Eisner.

— Votre père était le patron de Disney ?

— Même nom, autre famille.

— Dommage, dit-elle en se redressant. Qu'est-ce qui vous amène à Phoenix en cette douce journée ?

— L'air du temps.”

Elle attend qu'il développe.

“En fait, j'écris un livre, ou plutôt je prends des notes dans l'espoir que, comme par magie, elles se transforment en un livre.

— Vous avez déjà écrit des livres ?

— Oui, dit-il. Mon dernier, c'était *Tous les quatre ans on recommence*. Je suppose que vous ne l'avez pas lu. Je fais de l'histoire sociale.

— Ça consiste à aller parler à des inconnus dans des soirées?

— Parfois.

— Pour celui sur lequel vous travaillez en ce moment, vous avez une hypothèse?” Même si elle paraît plus âgée, elle reste une lycéenne de dix-huit ans; tout doit partir d’une hypothèse.

“J’observe l’évolution des discours politiques.”

Que dire dans ces cas-là?

La bonne nouvelle, c’est qu’elle n’a pas besoin de dire quoi que ce soit; Eisner continue à parler. “Mon père rédigeait des discours; j’imagine qu’il voulait être président.

— Paraît qu’y a pas mal de concurrence, dit Meghan.

— Moi, je suis le mouton noir.”

Elle remarque que les gens qui passent près d’eux présentent tous la même caractéristique – ils en font trop. Elle ne saurait mieux le formuler, sauf à ajouter qu’ils donnent tous l’impression d’attendre d’être découverts.

“Pourquoi ils sont ici? C’est ce que j’aimerais savoir, dit-elle, les désignant à Eisner. Est-ce parce qu’ils ont acheté une sorte de ticket de loto électoral – si le candidat gagne, ils gagnent? Ils décrochent un poste, un déménagement tous frais payés à Washington et un nouveau départ dans la vie? Ils sont vraiment jouasses. C’est le mot que ma mère emploie quand les gens sont guillerets – ça, c’est le mot que mon père emploie. Moi je dis juste fufufus. Bref, je ne sais pas ce qu’ils ont, mais tout le monde a l’air un peu fufufu ici, comme s’ils étaient pris d’une Beatlemania prématurée. Et d’ailleurs, qui est le Beatle? Parce que bon, on parle quand même d’un homme politique de soixante et onze ans dont on peut qualifier le parcours de contrasté.

— C’est bon, ça, dit Eisner. « Qui est le Beatle? » Je peux vous l’emprunter?”

Elle hausse les épaules. “Je vous le laisse si vous me donnez quelque chose sur les termites.”

Il réfléchit. “Deux termites entrent dans un bar et s’écrient : « À nous la gueule de bois! »

— Peut mieux faire.

— Pinocchio va chez le docteur et dit : « Je crois que j’ai une hypertrophie de la prostate; j’ai des fuites. » Le docteur secoue

la tête. « Au niveau de la prostate, ça va, par contre, vous avez des termites. »

— Cra-cra, mais soit.” Meghan griffonne la blague. “Je ne peux pas l’inclure dans mon devoir et je ne suis même pas sûre de pouvoir la raconter à la prof pour choper des points bonus. L’usage du mot « prostate » est peut-être proscrit par le règlement intérieur. Prostration, en revanche...” Elle rit de sa propre blague. “Lycée de jeunes filles.”

L’historien rit à son tour. “Bon. Peut-être à plus tard.”

Il ne lui a même pas demandé son nom.

Il n’y a pas de dîner, seulement un gros encas commandé au service de chambre à dix-huit heures. Sa mère, qui ne mange jamais dans les cocktails, commande un bol de soupe et un petit pain, car, se justifie-t-elle, même si, en principe, elle ne consomme pas de glucides, elle sait qu’on boira à l’excès et que c’est parfois “une nécessité”. Son père commande un cocktail de crevettes en souvenir de la fois où, dans ce même hôtel, on lui en avait servi des grosses comme des quarante-cinq tours. Elle ne sait pas vraiment ce que ça veut dire mais il semble chérir ce souvenir, jusqu’au moment où les crevettes arrivent et où il se rappelle qu’il a horreur de ça. Elle commande un burger – prudence est mère de sûreté.

Ses parents s’habillent comme si la soirée qui s’annonce était un grand événement, du genre mariage. Ils mettent le paquet : douches, eaux de Cologne, parfums, bijoux, etc. Quand sa mère se nettoie le visage, elle n’utilise jamais d’eau ; elle a une bouteille sans étiquette dont elle verse quelques gouttes sur un carré de coton. “L’eau du robinet est trop dure”, dit-elle. Vue de derrière, elle ressemble à Nancy Reagan. Elle est mince, mais pas squelettique. Elle fait beaucoup de gym parce qu’elle a eu une scoliose dans son enfance et qu’elle a passé un an dans un corset de plâtre.

“Vous vous rendez compte, dit-elle aux gens, une enfant de cinq ans ensevelie une année entière. Ça m’a traumatisée. Je crois que je ne m’en suis pas encore remise.” Quand Meghan a demandé à sa mère s’ils faisaient du sport à l’école, sa mère lui a répondu : “On n’avait pas de sports ; on avait des chevaux.” Elle vient d’une famille de pétroliers texans et a rencontré son mari

par l'entremise de son père – Papa Willard. “Ce n'était pas un mariage arrangé à proprement parler, dit-elle. Mais un mariage encouragé. – Tu commençais à te faire vieille, dit son père en riant. – Ce n'était pas comme si personne ne m'avait demandé ma main, dit sa mère. J'ai éconduit tous les garçons. Je voulais rester maîtresse de mon existence, mais on n'avait jamais vu ça dans ma famille. J'ai seulement tenu bon jusqu'à ce que ton père se présente. Et je me suis dit qu'il n'était pas trop mal.”

Tandis que ses parents se pomponnent jusqu'à la tombée du jour, Meghan enfille sa robe, se brosse les cheveux et s'assied sur le bord du lit pour regarder le début de la soirée électorale.

“Tu crois qu'il va gagner? demande-t-elle.

— Je préfère ne pas y penser, dit sa mère. Les professionnels ne sont pas très optimistes, mais notre rôle est de rester positifs.

— C'est toujours comme ça?

— Comme quoi? veut savoir sa mère.

— Toute une affaire?

— Oui, répond son père. C'est toute une affaire. C'est le président qui tient la barre. Dis-toi bien que ça ne nous affecte pas seulement nous, ça affecte tout le pays. Tu te souviens du dîner en l'honneur de John et Cindy auquel on est allés à Washington?

— J'étais censée être ta cavalière.

— C'était chouette, hein?” Son père sourit.

“Mais il servait à quoi, ce dîner? Ce n'était qu'une nuée de gens qui faisaient de la lèche ou qui essayaient d'en faire.

— Exactement, dit sa mère.

— Il faut savoir attirer les gens à soi, dit son père. Et les retenir.” Il se tourne vers elles, le teint rosé, ses cheveux blancs soigneusement peignés en arrière.

“Tu es pimpant.

— Merci. On est prêts? demande-t-il.

— Tu sais, dit sa mère, ça ne me dérangerait pas de faire l'impasse sur tout ça.

— Allez. Zou.” Son père les dirige vers la sortie avant que sa mère ne décide de ne pas y aller. Ce ne serait pas la première fois qu'elle serait prise de phobie sociale et aurait besoin de s'allonger.

Ils prennent l'ascenseur et se rendent deux étages plus haut. Son père a tout un planning de cocktails. C'est comme la

tournée d'Halloween : tu vas de soirée en soirée et tu croises en partie les mêmes gens de l'une à l'autre. Mais à mesure qu'ils progressent, les petits-fours se font plus raffinés, l'assemblée plus restreinte, le décor plus joli et les compositions florales plus nombreuses.

À chaque étape, sitôt qu'ils ont franchi la porte, son père s'élançe. "Tiens, vous allez bien?" Il serre des mains, tape des épaules, a un mot pour chacun.

Et à chaque étape, sa mère fonce vers le bar. "Une vodka avec un doigt d'eau gazeuse et des glaçons.

— Citron ?

— Vert, merci.

— Puis-je avoir un jus de cranberry avec de l'eau pétillante ? demande Meghan.

— Tu te rappelles ce que je t'ai dit des verres que tu bois en soirée ?

— Ne jamais reprendre un verre qu'on a posé, s'en faire servir un autre. Et, mieux encore, apporter sa propre bouteille d'eau. Tu m'as bien dressée."

Sa mère fronçe les sourcils.

"Tu savais que des gens essayaient de mettre au point une petite sucette qu'on pourrait tremper dans son verre pour voir s'il contient de la drogue ? dit Meghan.

— Quand j'avais ton âge, les garçons essayaient seulement de nous rendre pompettes. Aujourd'hui, ils essaient de vous faire perdre connaissance. Il ne t'est jamais rien arrivé, n'est-ce pas ? Tu me le dirais ?

— Mère, je suis dans un lycée de filles. La seule fois où il est arrivé quelque chose, c'est quand tout le monde s'est moqué de deux élèves qui s'entraînaient à s'embrasser. Perso, je pense qu'elles sont lesbiennes.

— Eh bien, dans ce cas, garde tes distances."

Meghan et sa mère restent plantées là – à observer les autres.

Elle raconte à sa mère ce qu'elle sait des termites.

"En tout cas je suis contente que tu ne sois pas comme moi, dit sa mère. Tu parais si à l'aise. Après toutes ces années et toutes ces soirées, je ne maîtrise toujours pas le sujet. À la rigueur, c'est même devenu plus difficile.

— Est-ce que le *gerrymandering** doit son nom à quelqu'un que je devrais connaître, une grande figure historique ? demande Meghan à sa mère.

— Aucune idée.” Sa mère prélève un morceau de céleri sur une sculpture de crudités. “Mange ça, ça t'occupera et te détournera des...

— Cacahuètes au pénis”, dit Meghan.

Sa mère sourit. Les “cacahuètes au pénis”. C'est le nom que sa mère donne aux bols de cacahuètes dans lesquels tout le monde pioche. Il y a des choses qu'il convient d'enseigner à une jeune fille : par exemple, ne jamais prendre de cacahuètes au pénis. Les hommes ne se lavent jamais les mains après être passés aux sanitaires. Ils plongent leurs pattes dans les cacahuètes en attendant qu'on leur serve à boire. Si vraiment tu dois manger, prends quelque chose de bien droit, céleri, bâton de fromage, carotte, mais de grâce, ne le trempe nulle part ; c'est l'autre danger, ceux qui trempent deux fois.

Quelqu'un est posté à l'entrée de la réception suivante, muni d'une liste des invités et de petites photos de chacun. “Pas d'intrus dans cette assemblée, chuchote son père.

— Bienvenue, nous sommes si heureux de vous voir, dit une femme lorsqu'ils pénètrent dans la salle.

— « Nous », c'est une vieille famille de l'Arizona extrêmement fortunée”, dit son père.

Une bonne partie des femmes présentes et quelques-uns des hommes semblent avoir connu des travaux de rénovation ; c'est ainsi que sa mère nomme la chose, des “travaux de rénovation”.

“Tu vois cet homme ? dit son père, hochant la tête en direction d'un homme distingué tenant sa cour dans un coin de la pièce. Ce serait bien pour toi de rencontrer son fils. Un jour, il possédera la plupart des centres commerciaux de ce pays.

— T'es en train d'essayer de me vendre ? demande Meghan.

— Non. Seulement de mettre en avant certaines options. Il a beaucoup à apporter.

* Nom donné à la pratique du redécoupage électoral à visée partisane, dans laquelle s'était illustré le gouverneur du Massachusetts et cinquième vice-président des États-Unis Elbridge Gerry (1744-1814).

— Et vos enfants auraient toujours des cheveux, ajoute sa mère. Rares sont les hommes de son âge à avoir une si belle tignasse.

— Beurk, dit Meghan.

— John est ici, dit quelqu'un.

— À la soirée ?

— Non, il est en haut. Il est arrivé à l'hôtel.

— J'ai entendu des gens parler de sa relation avec Keating. J'ai vraiment de la peine pour Cindy, chuchote une femme à une autre.

— Ce n'était pas ce genre de relation là, chuchote l'autre.

— Ah bon ?

— C'était une affaire de corruption.

— Je ne suis pas sûre de suivre.

— Une poignée d'hommes ont été condamnés, rien de sentimental là-dedans*.

— J'ai quand même de la peine pour Cindy, dit la femme. C'est dur d'être l'épouse.

— « Le joyau du désert », entend-elle son père dire. C'est dans ce même hôtel que John et Cindy se sont mariés le 17 mai 1980. Pour eux, c'est un endroit synonyme de bonheur.

— Dieu vous entende », dit quelqu'un.

Un vieil homme commence à s'étouffer avec un feuilleté saucisse et, à part les télévisions, tout le monde fait silence. Quelqu'un finit par demander : « Y a-t-il un médecin dans la salle ? » tandis que d'autres donnent de grandes claques dans le dos du vieil homme et se préparent à lui faire la manœuvre de Heimlich. Au moment même où un grand gaillard se place derrière lui et s'appête à le comprimer un bon coup, le vieil homme recrache de lui-même. Un gros morceau de bébé hot-dog jaillit de sa bouche et, comme une petite crotte, se pose sur la moquette.

* Ami de John McCain, Charles Keating dirigea la Lincoln Savings and Loans, une banque californienne qui fit faillite en 1989 en raison d'investissements risqués, coûtant 3,4 milliards de dollars au contribuable américain. Cinq sénateurs, dont John McCain, furent l'objet d'une commission d'enquête du Sénat pour avoir fait pression sur l'instance de régulation de cette banque alors que Keating avait largement contribué au financement de leurs campagnes électorales.

“Viens avec moi.” Sa mère la prend par la main et l’entraîne jusqu’aux toilettes. Elle se hâte de fermer la porte, la verrouille, puis se retourne, pose son verre, soulève la lunette et vomit une bile jaune. Par deux fois. “Je n’ai plus l’estomac pour ça.

— C’est pas grave, maman”, dit Meghan, lui tapotant le dos.

Sa mère se regarde dans le miroir, se lave les mains, prend un peu d’eau au creux de ses paumes et se rince la bouche. “Entre nous, dit-elle, sans avoir besoin de développer.

— Promis, juré, craché”, dit Meghan. Et elles regagnent la salle.

À leur quatrième et dernière étape, Meghan voit des gens qu’elle a déjà vus, des amis de son père, mais “connaissances” serait peut-être un mot plus juste; des hommes avec lesquels il est à l’aise.

Des télé supplémentaires sont apportées pour l’occasion – il y en a au moins deux par pièce. Dans l’une des chambres, un homme au téléphone fait frénétiquement signe aux autres de s’éloigner. “Je suis en ligne avec le comité, souffle-t-il.

— On sait tous vers quoi on s’oriente.

— C’est comme assister à un accident.

— Vous êtes sûrs?

— Il y a quelque chose qui ne va vraiment pas.

— Il y a plein de choses qui ne vont pas, vraiment pas.

— C’est notre faute, on n’a pas été vigilants.

— C’est elle. Il n’aurait jamais dû la choisir. C’est une imbécile.

— Tu ne crois pas qu’il lui a parlé avant de la choisir?

— Ben, s’il ne l’a pas fait, c’est lui l’imbécile.

— Quelqu’un lui a parlé, mais a oublié de lui poser les questions importantes, du genre êtes-vous propriétaire de vos vêtements? Ou qu’est-ce que vous voyez de la fenêtre de votre cuisine?

— D’ici, moi je la vois, la Russie*, dit quelqu’un.

* Durant la campagne électorale 2008, Sarah Palin, colistière de John McCain, a été visée par une polémique pour avoir consacré 150 000 dollars de son budget de campagne en vêtements pour elle et sa famille.

— Vous vous souvenez quand Cindy a eu son problème de drogue* ?

— Elle l'a surmonté avec une telle grâce.

— Il paraît que John a le démon du jeu.

— Il est superstitieux, j'ai un ami qui l'a connu dans la marine, il m'a dit qu'il avait toujours un porte-bonheur sur lui, un caillou.

— Il s'en est tiré vivant.

— Une boussole ; j'ai entendu dire que c'était une boussole.

— Une plume, enchaîne quelqu'un. Il se balade avec une plume. Son équipe est devenue dingue quand il l'a perdue pendant la campagne.

— Ah bon, il a perdu sa plume porte-bonheur ? On l'a retrouvée ?

— Ça, j'en sais rien.”

Son père troque la vodka eau gazeuse de sa mère contre une eau gazeuse agrémentée d'une pointe de vodka. Il lui tend le verre. Sa mère esquisse un lent sourire et en prend une gorgée. Meghan ne sait pas si elle a remarqué quelque chose. Tout ce qu'elle sait, c'est que sa mère est plus silencieuse. Voilà ce qui se passe quand sa mère boit ; elle devient de plus en plus silencieuse, puis elle s'endort.

Ils sont dans l'expectative. On dirait qu'ils sont tous à l'hôpital, à attendre que le chirurgien arrive pour leur dire comment l'opération s'est déroulée. Le suspense grandit, l'air est chargé d'une angoisse contagieuse.

“John va passer dire bonjour, annonce quelqu'un. Rapidement.”

Le parrain de Meghan, Tony, téléphone à son père. Son père lui parle puis passe le portable à Meghan. “C'est comment ? veut savoir Tony.

Elle a également été caricaturée pour avoir indiqué qu'on voyait la Russie depuis une île de son État, l'Alaska, alors qu'on l'interrogeait sur l'action de la Russie dans la deuxième guerre d'Ossétie du Sud.

* Au début des années 1990, après deux opérations du dos, Cindy McCain a contracté une dépendance à des analgésiques à base d'opioïdes et a fait dresser de fausses ordonnances à un médecin employé par l'organisation humanitaire qu'elle avait fondée.

— Bizarre, répond-elle. Tout est bizarre. Pendant le vote, j'avais l'impression d'être dans la nouvelle « La Loterie ». Ils cochent ton nom dans un grand livre qui ressemble à celui que le père Noël doit avoir au pôle Nord, puis tu te caches derrière un petit paravent et tu fais une croix sur un bout de papier. Tu fais ça à sept heures du matin, et à la fin de la journée, toutes les croix sont comptées et on sait qui est le président. C'est moi ou c'est bizarre ?”

Tony reste un instant silencieux. “C'est comme ça depuis plus de deux cents ans.

— C'est ce que je veux dire.

— Ta mère tient le coup ?

— Elle n'aime pas les cocktails.

— La sagesse même. Moi non plus, dit Tony.

— T'es où ?

— Chez moi. Je suis trop vieux pour ce genre de conneries.

— T'es plus jeune que mon père, si mes souvenirs sont bons.

— Je suis atteint de vieillissement précoce. Et je préfère être seul pour encaisser les mauvaises nouvelles.”

Alors qu'elle parle à Tony, Meghan aperçoit Eisner, l'historien, à l'autre bout de la salle. Il croise son regard. Il fait un geste qui semble vouloir dire “Regardez tous ces gens” puis articule le mot “termites”.

“T'as déjà remarqué que les gens étaient bizarres ? demande-t-elle à Tony.

— Je le remarque chaque jour.

— Et que dans l'ensemble, ils n'ont pas de pensée personnelle ?

— « L'effet spectateur », dit Tony. Quand tu seras grande, assure-toi de jouer un rôle actif.

— Va dire ça à mon père.

— Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

— C'est ce qu'on est, maman et moi, des spectatrices. Elle connaît si bien papa qu'elle sait interpréter son langage corporel et anticiper ses moindres mouvements. « Et si on s'arrêtait pour manger un morceau. Et si on passait aux toilettes. » On a une blague entre nous, on le surnomme Et-si-on.”

Tony rit.

“Mais là, sérieusement, c’est « et si on avait l’air inquiets ». Du coup maman est inquiète aussi. Ça se voit sur leur visage à tous les deux, à tous, en fait. C’est vraiment terrible ?”

Mais avant que Tony ait pu répondre, la salle entre en effervescence. “Faut que j’y aille, dit-elle. Les McCain arrivent.

— À plus”, dit Tony.

Soudain, l’excitation est palpable. Meghan remarque que les hommes se ressaisissent, remontant un peu leur pantalon sur leur ventre, tandis que les femmes vérifient leur coiffure et leur rouge à lèvres. Leur effort pour faire bonne impression est si voyant que c’en est presque drôle – presque.

Et puis il y a une pause tendue, l’attente, l’attente, plus longue qu’on aurait pensé. À l’autre bout de la salle, l’historien fait mine de souffler dans une trompette, comme pour annoncer l’arrivée du roi. Des bruits de talkie-walkie parviennent du couloir et les deux hommes postés à la porte sont concentrés, la spirale transparente de leur cordon d’oreillette leur courant le long de la nuque.

Un flot d’agents du Secret Service déferle dans la salle et leur simple masse suffit à repousser les convives vers le mur.

Quand Cindy et John font leur entrée, une salve d’applaudissements retentit et il y a une ruée vers l’avant – un désir de contact physique.

Quelqu’un tend un micro à John ; il le refuse.

“Je suis vraiment heureux de vous voir tous ici”, dit John McCain. Nouveau tonnerre d’applaudissements. “Cindy et moi voulions simplement passer vous remercier d’avoir œuvré à faire de cette campagne une campagne forte, et d’être restés à mes côtés malgré les vicissitudes inattendues de ces derniers mois.”

Il y a un bref silence. “Comment ça se présente ?” lance quelqu’un.

McCain secoue la tête. “Eh bien, à l’heure qu’il est, je n’aimerais pas être à ma place.” Il part d’un petit rire douloureux. “Mais sérieusement, nous avons tous travaillé dur et je voulais simplement passer pour vous remercier.”

Quelqu’un siffle, comme un serpent à sonnettes qui sonne grave. Le bruit prend de l’ampleur ; il y a plus d’un siffleur. Puis les sifflements sont couverts par des huées, et Meghan ne sait